

ÉPOUSE, MÈRE ET
WORKING GIRL

TOME 1

SONIA DAGOTOR

ÉPOUSE, MÈRE ET
WORKING GIRL

TOME 1

Les autres livres de l'autrice :

Épouse, mère et working girl – Tome 2 / juin 2014

Épouse, mère et working girl – Tome 3 / mai 2015

Un anniversaire au poil ! / juillet 2016 – élu Plume de Bronze au Concours des Plumes Francophones 2016

Tout peut arriver ou presque / octobre 2017

Sortez-moi de là ! / mai 2020 Recherche Midi

C'est le pompon ! (Noël de Marie, l'épouse, mère et working girl) / octobre 2018

À minuit, tout est permis ? / décembre 2018

Zen altitude / juillet 2019 - Prix des lecteurs

Ceux qui s'aiment finissent toujours par se retrouver / mai 2020 Recherche Midi

© Sonia Dagotor

Dépôt légal : 01/2021

ISBN BOOKELIS : 979-10-227-9357-5

1.

Écrire m'a pris comme une envie pressante, la nuit. Comment en suis-je arrivée là ? Tout simplement en ayant des enfants. C'est bien connu, dès la grossesse, les insomnies s'installent, parfois pour longtemps selon que la progéniture fait ses nuits rapidement ou non. Personnellement, j'ai toujours eu le sommeil léger. Petite, un brin de lumière me réveillait. Le moindre bruit me tirait du lit. Malheureusement, cela ne s'est pas arrangé avec le temps. Quand je me réveille, il m'est impossible de me rendormir. Je reste éveillée pendant deux ou trois heures parfois. Pour faire bref, j'ai toujours eu un sommeil chahuté et le calepin à portée de mains pour écrire les pensées du moment, l'urgence du lendemain et toutes les petites choses que je crains d'oublier si je ne les écris pas immédiatement. En les écrivant, j'espère toujours pouvoir retrouver le sommeil. Bien souvent, c'est un échec. La plupart du temps, je me rendors une demi-heure avant que le réveil sonne.

Je m'appelle Marie. J'ai trente-quatre ans. Je suis mariée. J'ai deux enfants. J'ai aussi un travail prenant. Je suis actuellement à Marrakech avec Giulia.

À votre avis, pourquoi une maman de deux enfants s'exile-t-elle à Marrakech avec une copine ? La seule raison qui puisse justifier cette escapade en « tout bien tout honneur » est le besoin de repos. Oui, dormir !

Récupérer toutes ces heures de sommeil perdues ! Eh bien, quelle déception ! Même ici, à trois heures de Paris, dans ce havre de paix, mes pensées d'épouse, de mère et de working girl ne me quittent pas. Quelle barbe !

Tout à l'heure, nous devons prendre l'avion. Il est 1 h du matin, heure locale (2 h en France) et je ne dors déjà plus. Prendre l'avion est certainement ce qui m'empêche de dormir. Je parie que vous aussi, la veille d'un voyage, d'un départ matinal, vous ne dormez pas, peu ou mal.

Giulia, avec qui je partage ma chambre, dort superbement bien. Quant à moi, nada ! Je compte les moutons, fais des grilles de *Sudoku*, récite le *Je vous salue Marie* plusieurs fois, mais rien, je n'ai plus du tout envie de dormir. Demain, ou plutôt dans quelques heures, je retrouverai mon mari, mes enfants et mon travail. Travail que j'ai laissé en plan avec des choses importantes à valider. Bon, il paraît que nul n'est irremplaçable, que la Terre ne s'arrête pas de tourner pour autant, surtout lorsqu'on ne s'absente que trois misérables petits jours. J'ai laissé mon *BlackBerry* à la maison. De toute façon, il ne passe pas à l'étranger (enfin, c'est ce que je crois). J'ai oublié de l'éteindre, j'espère que Sèb ne l'aura pas jeté par la fenêtre. Sèb, c'est mon mari. Il ne supporte pas de me voir le consulter en dehors de mes heures de travail. Il déteste son « bip bip » qui annonce l'arrivée d'un nouveau message : « Tu m'énerves avec ton portable ! Je vais le jeter par la fenêtre si ça continue. Plus rien n'existe depuis que tu l'as ! T'es chiante ! »

J'imagine mon « *Black* », c'est ainsi que je le surnomme, plein de nouveaux messages dont un certain nombre ira directement dans la corbeille. Puis, il y aura les autres messages que je ne pourrai pas m'empêcher de zieuter dès mon retour, à l'abri du regard de mon cher et tendre, alors que je serai encore officiellement en vacances pour quelques heures. Mais pour l'instant, je suis là, dans ce lit. Dans quelques dizaines de minutes, le réveil de mon téléphone sonnera, celui de Giulia aussi et puis pour être sûres, nous avons aussi demandé au réceptionniste de nous appeler à 4 h 20. Ne sait-on jamais ? Au cas où l'on n'entendrait pas les sonneries. Au risque de dormir vraiment...

Ces trois jours m'ont fait un bien fou. On devrait s'autoriser cela plus souvent sans se faire rattraper par la culpabilité de lâcher prise. J'entends Giulia qui soupire. Cela me laisse penser qu'elle non plus ne dort pas vraiment. J'en profite pour lui parler :

— Giulia, tu dors ?

Un œil s'entrouvre, je saisis l'opportunité :

— Je vais écrire un livre. C'est vrai, c'est décidé, c'est la solution. Je vais écrire un livre.

Je lui parle de mon projet. Elle me regarde bizarrement alors je lui lis ces quelques lignes. Elle m'écoute attentivement, rit parfois et me dit : « C'est bien Doudou. »

Elle ne m'a jamais appelée comme cela auparavant. Elle se rendort. M'a-t-elle seulement écoutée ? Cela m'encourage et je continue d'écrire, bien décidée à mener ce projet à son terme. Je pense bien sûr que je suis dingue et que mon livre n'aura jamais de succès mais je m'en fous. J'ai trente-quatre ans, je suis à un

tournant de ma vie. Écrire est finalement plus qu'une envie de pisser en pleine nuit. Ce sera ma thérapie, tout en espérant que le sommeil m'arrachera à l'écriture car ne l'oublions pas, je suis une épouse, une mère et une cadre dynamique, en d'autres termes, une stressée de la vie.

En ce moment, j'ai très envie de changer de travail et pourtant mon travail, je l'adore. Un paradoxe, n'est-ce pas ? Je suis responsable de la communication d'un centre commercial en région parisienne. Mon métier consiste à organiser des événements, mettre en place des actions de promotion et de publicité. Bref, mettre tout en œuvre pour attirer le client pour ensuite le faire dépenser dans les boutiques du centre. J'adore mon métier. Je l'exerce avec passion depuis sept ans déjà. Le produit est le même et pourtant je ne me lasse pas. À chaque nouvelle animation, je jubile. À chaque nouvelle campagne, je ressens une fierté immense. Oui mais alors, si je l'aime ce travail, pourquoi ai-je envie d'en changer ? Je n'en sais trop rien. Cela doit être le « sept ». C'est bien connu, on dit souvent que la septième année est cruciale, « ça passe ou ça casse ! » Ces sept ans m'obligent à évoquer mon couple. Tenez-vous bien, Sèb et moi sommes ensemble depuis quinze ans. J'avais dix-neuf ans, lui vingt. Nous habitons sous le même toit depuis dix ans. Dans trois jours, c'est notre anniversaire de « mise en ménage ». Il ne s'en souviendra pas, j'en suis certaine. Comme beaucoup d'hommes, il n'a pas la mémoire des dates. Ce n'est pas grave. Avec les années, on se fait une raison. Ce n'est pas cela qui importe au fond. Et enfin, nous sommes mariés depuis sept ans. Le

revoilà le fameux « sept ». Aïe ! Sera-t-il un cap pour nous ? Oui, certainement, car cette année, à défaut d'autre chose, ce sera pour nous l'année d'un grand changement : le déménagement.

Le réveil sonne : « Bip-bip, bip-bip, bip-bip... » Je sursaute.

— Putain ! Oups, punaise !

On dit « punaise » quand on a des enfants.

« Ta la tata, tata, ta la tata, tata... » C'est la mélodie latino du téléphone de Giulia qui se met à retentir presque simultanément.

— Giulia, c'est l'heure. Allez, ma belle, le taxi arrive dans trente-cinq minutes.

— Hum... déjà ? J'ai du mal le matin.

— Moi, je suis au taquet. Même quand je dors mal, je suis au garde à vous dès que le réveil sonne. Courage.

« Dring, driiiiiinnnnnnng... » C'est le réceptionniste. S'il savait que son appel n'est d'aucune utilité, que je ne dors pas depuis plus de trois heures, il me prendrait sans doute pour une folle. Je n'ai même pas la voix du matin, je dis fraîchement :

— Allô ?

— Bonjour Madame. C'est le réveil. Il est 4 h 20, Madame.

— Bien, merci Monsieur.

2.

5 h 30. Aéroport de Marrakech.

Un peu dans les vapes. Mal au bide. C'est le mal de bide dû au stress. Le point qui fait mal juste sous la dernière côte, tout en bas, côté droit, euh, non, côté gauche, pardon ! Je n'ai pas le sens de l'orientation. Est-ce le foie ? Ou bien l'estomac ? Ou juste les intestins, je n'ai jamais trop su, je suis nulle en anatomie. Mes boyaux font du bruit. Ce sont peut-être les pruneaux du tajine de la veille ? Dans tous les cas, j'ai peu dormi, deux heures à tout casser. J'ai mal au ventre. Mais pour une fois, je suis fière de mes notes. Comme vous le savez, je n'en suis pas à ma première insomnie mais celle-ci est spéciale. J'ai eu comme une révélation : écrire un livre... C'est peut-être la chose la plus folle que j'entreprends. Je vois déjà la tête de mon mari quand je vais lui annoncer :

— Sébastien. Je dois te dire quelque chose.

Je ne l'appelle jamais Sébastien, sauf quand je suis énervée, quand je dois crier le matin pour le tirer du lit, quand il ne m'écoute pas parce que trop absorbé par la télévision, quand je souhaite qu'il intervienne pour séparer les enfants, bref, je l'appelle Sébastien, uniquement dans les moments importants :

— Sébastien. Je dois te dire quelque chose.

Pas inquiet pour un sou, il attend :

- Je t'écoute. Tu veux me dire quoi ?
- Bon, je ne sais pas trop comment tu vas réagir mais j'ai décidé d'écrire un livre.
- Ah bon ?
- Un ange passe. Il semble avoir saisi et me dit :
- Tu dis toujours que t'es crevée, que t'as le temps de rien et tu veux écrire un bouquin ?
- Oui, j'ai déjà mon titre. Je sais déjà ce que je vais raconter. J'ai envie d'écrire un livre, c'est tout.
- Fais comme tu veux.

Voilà ce qu'il me dira sans doute. Sèb et moi, on se connaît par cœur. Je sais ce qu'il pense la plupart du temps. Je dis souvent que je suis comme sa mère et qu'il est mon troisième gosse. Nous sommes ensemble depuis quinze ans. Quinze ans ! Vous rendez-vous compte ? C'est presque la moitié de ma vie. Cela va en surprendre plus d'un : Sèb est mon « premier ». Oui, c'est bien de sexe dont il s'agit. Pour que vous compreniez, il me faut revenir un peu en arrière.

En fait, je suis d'origine italienne. Mon père, Carlo, est arrivé en France en 1969. Il avait seize ans. Il n'était qu'un adolescent à la recherche de l'or, ailleurs que dans sa campagne paumée. Avec sa famille, ils habitaient un petit village entre Rome et Naples où la principale activité était le travail de la terre. C'était dur et cela ne rapportait pas grand-chose. Certains membres de la famille avaient déjà émigré, en France, au Venezuela ou au Canada. Tout naturellement, papa décida de rejoindre son frère et sa sœur partis quelques années plus tôt en France. Il devint maçon comme Toto. Toto c'est tonton mais le [on] est difficilement prononçable pour l'italien. Maçon, c'est toujours le travail de la terre,

mais d'une autre façon. En août 1977, il épousa ma mère, Anita. Fous d'amour l'un pour l'autre, je suis née neuf mois plus tard.

Leur amour dure toujours, après plus de trente-cinq ans de mariage. J'en suis fière et admirative. J'ai donc été élevée en rêvant à l'amour toujours. En espérant que mon prince charmant arriverait un jour. Je voulais me marier vierge. Ah, mes parents ont réussi leur coup ! Parfaitement conditionnée, j'y croyais dur comme fer ! Évidemment, plus je grandissais et plus je me rendais compte que ce serait peut-être compliqué. Mais j'insistais. Je me rappelle quand j'en parlais aux copines, elles me disaient que c'était impossible. J'en ai fait rigoler, des nanas, avec cette conviction. Bah oui, parce que ce genre de choses, on en parle qu'entre filles. J'imagine vos têtes à cet instant précis. Un brin perplexes, limite incrédules, vous vous demandez : « Cela existe encore à notre époque ? »

Bon, je vous rassure tout de suite, Sèb et moi avons bien consommé avant le mariage. En fait, après avoir été plaquée pour des raisons pas tout à fait claires par un ou deux petits amis auxquels je tenais et avec qui cela aurait pu se faire, je me suis dit : « Ma cocotte, si tu veux le garder celui-là, va falloir revoir tes principes ! » Voilà comment mon mari est devenu mon premier et unique amant. Après quelques années de consommation « illégale », Sèb et moi avons décidé de nous installer. Pour mes parents, le concubinage était « péché ». J'ai attendu de finir mes études et dès que mon CDI fut confirmé, je suis partie. Ce fut extrêmement difficile. Personne ne l'avait fait auparavant dans mon entourage familial. J'étais tout à coup devenue la mauvaise fille qui

désobéissait à ses parents, à vingt-quatre ans. Il n'est jamais trop tard pour se rebeller ! Pourtant, je les préparais depuis un certain temps parce que pour Sèb, c'était très clair : « Pas de mariage sans avoir d'abord vécu ensemble. » Le jour de mon départ, un dimanche, je vis mon père pleurer. J'en ai encore mal au cœur. Je n'ai vu mon père pleurer que deux fois : le jour du décès de Nonno, son père (j'avais onze ans) et le jour où j'ai quitté la maison. Je crois bien que c'est tout ! Mon père n'est pas du genre à extérioriser, au contraire. Quant à ma mère, elle a tenu des propos douloureux que je préfère oublier. Puis, les choses se sont très vite apaisées. Ils ne voulaient que mon bonheur en fin de compte.

Bien sûr, je n'ai pas été la seule fille à avoir été élevée ainsi. J'ai une sœur, Sandra, ma complice, avec qui j'ai trois ans d'écart. Toutes les filles issues de cette génération de parents émigrés ont reçu cette éducation. Il fallait se préserver pour l'homme de sa vie. En bons catholiques, nos parents avaient migré avec leurs principes de l'époque. Je ne doute pas un seul instant que mes tantes ou ma mère ne se soient pas mariées vierges. On n'arrivait pas comme par enchantement neuf mois plus tard. Ils avaient tellement attendu le mariage que le jour J, c'était l'apothéose ! Et pour la plupart, cela leur a réussi. Alors, en ayant des filles, ils souhaitaient que l'on reproduise le même schéma. Ils espéraient que l'on quitte le foyer familial au bras du papa, nous conduisant à l'autel. Personnellement, je sais avoir déçu mes parents. Ma sœur, quant à elle, a sauvé l'honneur. Deux ans après mon mariage, elle a épousé Dino, aussi son « premier ». Notre père l'a conduite à

l'autel et le lendemain, son mari et elle emménageaient dans leur domicile conjugal. Petit détail : Sébastien et Dino sont tous deux italiens.

6 h 45. Alors que le vol n'est que dans trente minutes, les gens se lèvent aux simples mouvements du personnel de la compagnie aérienne. Je n'ai jamais vraiment compris quel était l'intérêt de se lever si vite, alors que les billets sont numérotés. Autant attendre sagement qu'ils nous appellent. Je bâille. Je suis naze. On va embarquer. C'est l'aurore. Il fera chaud aujourd'hui mais nous n'en profiterons pas.

3.

Giulia se signe avant de décoller. Quand j'étais plus jeune, je le faisais aussi. Je voyais ma mère faire le signe de croix avant chaque long voyage, généralement en voiture. Je l'imitais, plus par superstition que par conviction religieuse. Je le faisais discrètement, du genre, je me gratte le front, je me gratouille le ventre puis l'épaule gauche et enfin la droite. Il y a des puces ou quoi dans cet avion ? Je ne le fais plus depuis plusieurs années. Suis-je devenue fataliste ? Je prends l'avion comme le métro. J'ai arrêté de compter mais je pense l'avoir pris plus d'une trentaine de fois. À raison de deux fois par an depuis mon adolescence, oh oui, cela fait bien plus de trente fois. Bien sûr, je suis comme tout le monde, je n'aime pas les turbulences. Une fois, en rentrant d'un séminaire en Crète, j'ai cru qu'on allait se crasher. Je me rappelle avoir saisi les mains de mes deux collègues qui m'entouraient, les leur avoir broyées, en rigolant très nerveusement en attendant que les secousses s'apaisent. Depuis, je ressens une légère appréhension au décollage. Elle s'accroît lorsque je voyage seule, sans ma famille. J' imagine leur devenir si leur maman venait à disparaître brutalement, de quelle façon leur papa devrait leur annoncer la mauvaise nouvelle, leur tristesse incontrôlable et inguérissable, leur traumatisme à vie... Les idées noires déferlent alors

dans ma tête. Je me ressaisis. C'est vraiment n'importe quoi, je me calme, je respire, tout se passera bien, comme d'habitude. L'avion est le mode de transport le plus sûr ! Dans quelques heures, je ne serai pas morte et je retrouverai mes petits louns. Je ne regarde même pas les consignes de sécurité, exécutées machinalement par l'hôtesse.

J'essaie de dormir, mais je ne fais que somnoler. Je pense à tout un tas de trucs. Les retrouvailles avec les enfants, les retrouvailles avec Sèb, avec qui je me suis disputée juste avant de partir. Avec Giulia, on papote « Météo ». On se demande quel temps il fera à Paris, sachant pertinemment que c'est la pluie qui nous attend après ces fabuleux trois jours ensoleillés. Les couleurs de nos joues en témoignent. On se photographie telles des touristes japonaises, avec les doigts en V et la bouche en cœur. Moi qui suis généralement si blanche, je suis ravie d'avoir bonne mine.

Ce que je vais dire est très bête, mais avez-vous constaté que le ciel est toujours bleu au-dessus des nuages ? Ne pourrait-il pas toujours être comme cela ? Qu'est-ce qu'elle m'énerve, cette épaisse couche nuageuse en dessous de nous ! Dès qu'on ne voit plus les milliers de petites maisons, le désert ou les montagnes selon ce qu'on survole, on sait avec certitude qu'en dessous il pleut ou dans tous les cas, il fait gris.

Le vol se passe. Giulia s'est endormie. J'ai bien tenté de dormir aussi mais je n'ai pas trouvé le sommeil. Cela étant, je ne vois pas les trois heures passer. Bien que nous ayons commencé la descente, on ne perçoit toujours pas la Terre. À six minutes de l'atterrissage,

comme l'indique le petit écran situé au-dessus du siège devant moi, on est toujours en plein milieu des nuages. Ce n'est qu'après un bon moment que l'on entrevoit enfin la ville, la Seine, les petites maisons de Villeneuve. J'annonce très fière comme si j'étais à l'émission *Questions pour un Champion* et que Julien Lepers posait aux candidats la question suivante :

— Comment s'appelle la ville survolée, lorsqu'on aperçoit la Seine et les petites maisons, avant d'atterrir à l'aéroport d'Orly ?

Appuyant de toutes mes forces sur le buzzer, Julien Lepers m'invite à répondre :

— Marie ?

— VILLENEUVE-LE-ROI !!!!!!!

— Bravo, Marie, c'est la bonne réponse. Quelle rapidité Marie !! Vous prenez souvent l'avion, on dirait.

— Ooouuuuuuuuu, répondrais-je avec mon accent de fausse bourgeoise. En fait, il n'y a que deux possibilités. Si l'on survole une zone industrielle, apercevant les entrepôts de DIAPAR, on arrive du côté de Wissous. (Bien que cela puisse être Massy, euh, ou Chilly-Mazarin... ouf me dis-je, heureusement que c'était le bon côté.)

Je me réveille, je ne suis pas à *Questions pour un Champion* mais dans l'avion et l'on aperçoit la Seine et les petites maisons, alors je dis à Giulia :

— On arrive du côté de Villeneuve. En dessous, c'est la route pour aller chez ma tante. Et là, on voit le rond-point d'Athis-Mons.

— Ah oui, tu as raison. Et là, c'est le Parc de la Coulée verte.

Impossible de ne pas connaître le Parc de la Coulée verte lorsqu'on a des enfants en bas âge et qu'on habite dans le coin. C'est une institution, un haut lieu culturel. Si vous tapez « Coulée verte Paray Vieille Poste » sur *Google*, vous y trouverez 13800 résultats avec en première position le début du descriptif suivant :

« *Les 53 000 m²* (ah bon ??? Je ne savais pas que c'était si grand ! Euh... pardon). Reprenons :

« *Les 53 000 m² de la Coulée verte vous offrent un lieu de promenade et de détente dans la verdure et les fleurs. Venez y flâner en famille et laisser jouer vos enfants sur les multiples aires de jeux* (très récemment rénovées et conformes aux normes très strictes de sécurité, pardon pour cette nouvelle interruption, mais c'est un détail non négligeable pour la vie de nos enfants), *découvrez les animaux domestiques qui y sont élevés* (oui, hyper important, il y a plein d'animaux), *venez faire votre jogging quotidien en réalisant le parcours de santé* (et en inhalant le kérosène des avions - commentaire intempestif - désolée), *découvrez des essences* (le voilà le kérosène, je le savais !!! Re-commentaire intempestif) *variées dans l'arboretum et rêvez à vos futurs voyages dans le théâtre de verdure en regardant les avions décoller. Vous l'avez compris, c'est un lieu exceptionnel qui vous attend.*»

Sans les commentaires intempestifs, cela donne :

« *Les 53 000 m² de la Coulée verte vous offrent un lieu de promenade et de détente dans la verdure et les fleurs. Venez y flâner en famille et laisser jouer vos enfants sur les multiples aires de jeux, découvrez les animaux domestiques qui y sont élevés, venez faire votre jogging quotidien en réalisant le parcours de santé, découvrez*

des essences variées dans l'arboretum et rêvez à vos futurs voyages dans le théâtre de verdure en regardant les avions décoller. Vous l'avez compris, c'est un lieu exceptionnel qui vous attend. »

Il y en a des pages entières. Je vous invite à aller y faire un tour, pas sur *Google* évidemment mais bien au Parc de la Coulée verte. Personnellement, je le connais très bien. On y va très souvent depuis la naissance de Stella. Pas un mercredi, quand la météo le permet, sans aller au Parc de la Coulée verte. Et depuis qu'elle s'exprime clairement, c'est elle qui le réclame. On y va pour deux raisons majeures : les avions et les animaux. Comme tous les enfants, Stella adore les avions. Ils ne parlent pas encore ces gamins qu'ils nous montrent avec leurs petits index (Stella a de gros doigts mais la plupart en ont de tout petits) le trait tout fin dans le ciel tout là-haut et à peine visible de nos yeux d'adultes.

— Mais oui, ma chérie, tu as raison ! C'est un avion que tu as vu ??! Dis donc, tu as une super vue ma princesse.

La maman dit à son conjoint :

— Tu as vu, chéri ? Elle vient de pointer un avion dans le ciel.

Remarquable, n'est-ce pas ? Comme si cet enfant venait de trouver un paquet de billets par terre ! Éblouissant ! Magnifique !

— Ah oui ?

Le papa n'est qu'un homme. Il a le chic pour nous faire redescendre sur Terre plus vite qu'un avion qui se crashe :

— Formidable... Je crois bien que ta fille est surdouée. Elle a peut-être des yeux bioniques ?

Ou encore, plus ironique que jamais, il ajoute :

— C'est peut-être une extra-terrestre ?

— Ta gueule !

Bon évidemment, on le pense très fort mais on ne dit pas ce genre de gros mots quand on a des enfants.

— Ah ah ! très drôle, cannard...

Pour ne pas dire vous savez quoi... puis radoucie :

— M'enfin quand même, comment font-ils pour les voir de si loin ?

Bref, ces échanges hyper constructifs peuvent durer des heures. Les mamans sont toujours émerveillées par toutes les choses, même insignifiantes, que leurs enfants réalisent pour la première fois.

— Il a souri !!

— Non, chérie, il a mal au ventre, c'était une grimace !

Bref, j'aurai sûrement l'occasion d'évoquer d'autres souvenirs du même genre, en attendant, l'avion touche enfin le sol. Ouf, je ne suis pas morte. Finalement, ce n'est pas grave si je n'ai pas fait mon signe de croix. Dieu ne m'en a pas tenu rigueur. Sauvée ! Dans quelques minutes, je serrerai mes enfants très fort. Moins sûr pour Sèb. Cela dépendra de lui.

Donc, évidemment, il pleut. Évidemment, il va falloir courir sur le tarmac sous cette pluie battante pour atteindre le bus. Fait chier, je vais perdre mes couleurs au premier courant d'air !

— Allô, Sèb, c'est moi, on vient d'atterrir. T'es où ?